



# Manifeste contre la mort de l'esprit\*

---

Álvaro Mutis et Javier Ruiz Portella

Ceux qui apposent leur signature au bas de ce Manifeste ne sont portés par aucun des élans qui caractérisent si souvent le signataire de proclamations, protestations et revendications. Ce Manifeste ne prétend ni dénoncer des politiques gouvernementales, ni répudier des agissements économiques, ni non plus protester contre des activités sociales particulières. Nous nous dressons contre quelque chose de beaucoup plus général et de plus profond et, par conséquent, de plus diffus: contre la perte profonde de sens qui bouleverse la vie de la société contemporaine.

Certes, il existe toujours un semblant de sens; il reste quelque chose qui, aussi surprenant que ce soit, justifie encore et remplit la vie des hommes d'aujourd'hui. C'est pourquoi ce Manifeste s'élève, à proprement parler, contre la réduction de ce sens à la fonction de préserver et d'améliorer (à un degré, certes, inégalé par aucune autre société) la vie matérielle des hommes.

Travailler, produire et consommer: tel est le seul horizon qui fait sens pour les hommes d'aujourd'hui. Il suffit, pour le constater, de lire quelques pages dans les journaux, d'écouter la radio ou encore de regarder la télévision: un seul horizon existentiel (si on peut l'appeler ainsi) préside tout ce qui s'exprime à travers les moyens de communication

de masse. Cet horizon proclame qu'une seule chose compte dans la vie: augmenter au maximum la production d'objets, de produits et de divertissements mis au service de notre confort matériel.

Produire et consommer: tel est notre maître mot. Et se divertir: s'amuser avec les passe-temps que l'industrie culturelle et les moyens de communication de masse lancent sur le marché en vue de remplir ce que seul un écart de langage permet d'appeler «vie spirituelle»; en vue de remplir, à proprement parler, tout ce vide, tout ce manque d'inquiétude et d'action dont des loisirs ont pour mission de nous détourner.

Voilà à quoi se réduit la vie et le sens pour l'homme d'aujourd'hui, pour cet «homme physiologique» qui semble atteindre toute sa plénitude dans la satisfaction des nécessités propres à sa survie et à sa subsistance. Il faut certes reconnaître que dans la poursuite de ce but — plus particulièrement dans l'amélioration des conditions sanitaires et dans l'augmentation d'une longévité qui a presque doublé au cours d'un siècle — les succès rencontrés sont absolument spectaculaires. Tout comme le sont les grands progrès accomplis par la science dans la compréhension des lois régissant les phénomènes matériels qui constituent l'univers en général et la terre en particulier. Loin de répudier de tels progrès, les signataires de ce Manifeste ne peuvent que les saluer avec une joie aussi profonde que sincère.

C'est justement cette joie qui les mène à exprimer leur étonnement et leur angoisse face à ce paradoxe: au moment même où de telles conquêtes ont permis d'alléger considérablement la souffrance de la maladie, d'atténuer la dureté du travail, d'élargir au maximum la possibilité d'acquérir des connaissances (à un degré jamais atteint jusqu'à présent et dans des conditions d'égalité également sans précédent), c'est donc à un moment caractérisé par de tels bienfaits que toutes les perspectives se voient réduites à la seule amélioration du bien-être, tandis que la vie de

l'esprit court le risque de se voir anéantie.

Ce ne sont pas les bénéfices matériels ainsi atteints qui se trouvent — sauf hécatombe écologique — menacés. C'est la vie de l'esprit qui est en danger, comme l'atteste, entre autres, le fait que le simple usage du mot «esprit» pose désormais un si grand problème. Le matérialisme qui imprègne les ressorts les plus intimes de notre pensée et de notre comportement est en effet tel qu'il suffit d'emprunter de manière positive le terme «esprit», il suffit d'attaquer en son nom le matérialisme régnant, pour que le terme «esprit» se voie automatiquement chargé de connotations péjoratives à consonance religieuse, voire ésotérique. Il importe donc de préciser que les signataires de ce Manifeste ne sont nullement mus par des inquiétudes religieuses, quelle que soit leur façon d'envisager les rapports entre le «spirituel» et le «divin».

Ce qui nous pousse, c'est l'inquiétude produite non pas par la mort de Dieu, mais par celle de l'esprit; c'est-à-dire par la disparition de ce souffle grâce auquel les hommes s'affirment comme des hommes et non seulement comme des entités organiques. Notre désarroi tient à l'évanouissement de l'inquiétude grâce à laquelle les hommes sont et non seulement se trouvent dans le monde; cette inquiétude à travers laquelle ils expriment tout leur bonheur et toute leur angoisse, toute leur joie et toute leur détresse, toute leurs affirmations et leurs interrogations face à la merveille qu'aucune raison ni aucune religion ne pourra jamais désamorcer: la merveille d'être, le miracle que les hommes, le monde et les choses soient, existent: soient pourvus de sens et de signification.

Pourquoi vivons et mourons-nous, nous les hommes qui croyons avoir dominé le monde — le monde matériel, faut-il entendre? Quels sont notre sens, notre projet, nos symboles... Toutes ces valeurs sans lesquelles aucun homme et aucune collectivité n'existeraient? Quel est notre destin? Si telle est la question qui cimente et donne du sens à n'im-

porte quelle civilisation, le propre de la nôtre est d'ignorer, de dédaigner ce genre de questions. Celles-ci ne sont même pas posées, ou, si elles l'étaient, devraient recevoir comme réponse: «Notre destin est d'être privés de destin, c'est de n'avoir d'autre destin que celui de notre survie immédiate».

Ne pas avoir de destin, être privés d'un principe régulateur, d'une vérité suprême qui garantisse et dirige nos pas: c'est sans doute cette absence que nous tentons de tromper par l'avalanche de produits et de distractions avec lesquels nous nous assomons et nous aveuglons. C'est de là que proviennent tous nos maux. Mais c'est de là que provient également — ou plutôt, c'est de là que pourrait provenir, si nous l'assumions d'une toute autre manière — notre plus grande force et grandeur: celle des hommes libres; la grandeur des hommes qui ne sont assujettis à aucun Dieu, à aucun Principe absolu, à aucune Vérité préétablie; l'honneur et la grandeur des hommes qui cherchent, s'interrogent, et projettent: sans chemin, sans mettre le cap sur quelque destination connue d'avance. Libres, c'est-à-dire, désemparés, sans toit ni protection, ouverts à la mort.

\*

Il va sans dire qu'esquisser une telle perspective ne veut nullement dire que quelque chose soit résolu. Contrairement à tous les Manifestes habituels, celui-ci ne vise nullement à prescrire des mesures, à envisager des actions, à proposer des solutions. Le temps est heureusement révolu où un groupe d'intellectuels pouvait s'imaginer qu'en couchant leurs angoisses, espoirs et projets sur une feuille aussi blanche que le monde qu'ils prétendaient façonner, celui-ci allait suivre la voie qui lui était ainsi assignée. Tel est le rêve — le leurre — de la pensée révolutionnaire: cette pensée qui, étant parvenue à mettre le forceps du pouvoir au service de ses idées, a réussi — mais avec toutes les conséquences que nous connaissons — à transformer le monde pendant quelques brèves et effrayantes décennies.

Le monde n'est nullement la feuille blanche que les révolutionnaires s'imaginaient. Le monde est un livre fascinant, parfois effrayant, tissé de passé, d'énigmes et d'épaisseur. Les signataires de ce Manifeste ne prétendent donc nullement transposer un nouveau programme de rédemption sur une nouvelle feuille blanche. Ils prétendent avant tout, et ce serait déjà une grande réussite, rallier des voix unies par un même et profond malaise.

Ce serait déjà une grande réussite, en effet: car le plus étrange, pour ne pas dire le plus inquiétant de tout ce qui est exprimé ici, c'est que le malaise dont il est question dans ces pages n'ait pas encore rencontré, à ce jour, un mode d'expression authentique. Plus angoissant encore que la déspiritualisation du monde, c'est le fait que, à l'exception de quelques voix isolées, un tel dépérissement de l'esprit semble laisser nos contemporains plongés dans la plus totale indifférence.

C'est pourquoi ce Manifeste se fixe comme premier objectif de déterminer dans quelle mesure ces réflexions sont susceptibles — ou pas — de susciter un petit, un moyen ou (peut-être) un large écho. Malgré le pessimisme qui marque ce Manifeste, celui-ci nourrit obscurément le fol espoir de penser qu'il n'est pas possible que seules quelques voix isolées s'élèvent parfois — mais dépourvues du moindre écho social — pour s'opposer au visage qui caractérise massivement notre temps. Dans la mesure où ce visage est dominant, il va de soi que des inquiétudes comme celles qui s'expriment ici ne pourront jamais prendre une autre forme que celle d'un cri, d'une dénonciation. Cela est évident. Ce qui, par contre, ne l'est pas, c'est qu'un tel cri ne provienne même pas de l'esprit critique, contestataire et transgresseur qui avait tant marqué la modernité... du moins pendant ses premières décennies. Comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, il ne reste presque plus rien d'une telle attitude critique: la seule chose qui pousse aujourd'hui à la contestation, ce sont les revendications écologistes (aussi légitimes

qu'enfermées dans le plus plat des matérialismes), auxquelles on pourrait ajouter les restes délabrés d'un communisme tout aussi matérialiste et si dépassé qu'il ne semble même pas avoir entendu parler de tous les crimes qui ont été commis sous son drapeau.

Une fois évanoui l'esprit inquiet et critique qui fut jadis l'honneur de la modernité, enfermé notre temps entre les seules mains des seigneurs de la richesse et de l'argent — cet argent dont l'esprit imprègne tout aussi bien leurs vassaux —, la seule possibilité qui reste alors, c'est de pousser un cri, d'exprimer une angoisse. Tel est le propos du présent Manifeste, lequel, en plus de pousser ce cri, prétend également de rendre possible l'ouverture d'un profond débat. Il va sans dire que toutes les questions explicitement soulevées ici, tout comme celles qui y sont impliquées, ne peuvent trouver leur juste expression dans le bref espace d'un Manifeste. C'est pourquoi les objectifs de celui-ci seraient déjà largement atteints, si suite à sa publication, un débat s'ouvrait auquel participeraient tous ceux qui se sentiraient concernés par les inquiétudes ici ébauchées.

Esquissons seulement quelques-unes des questions autour desquelles un tel débat pourrait être lancé. Si «la question de notre temps», pour paraphraser Ortega, est constituée par ce profond paradoxe: la nécessité qu'un destin s'ouvre pour les hommes dépourvus de destin... et qui doivent continuer d'en être privés. Si notre question (en d'autres termes) est l'exigence qu'un sens s'ouvre pour un monde qui découvre — bien que de manière déguisée, défigurée — tout le non-sens du monde. Si tel est donc notre «question», celle qui se pose dès lors c'est de savoir par quel biais, grâce à quels moyens, moyennant quel contenu, quels symboles, quels projets... une telle donation de sens peut parvenir à se faire.

Le paradoxe précédent — disposer et ne pas disposer de destin;

affirmer un sens fondé sur le non-sens même du monde —; un tel exercice aussi périlleux qu'exaltant au-dessus de l'abîme, un tel équilibre sur la «frontière» mouvante qui départage la terre ferme et le vide; tout ceci, n'est-ce donc pas expression de l'abîme, du paradoxe, du vide, de l'«équilibre» même qui caractérise l'art depuis toujours: le véritable art, celui qui n'a rien à voir avec le divertissement qu'il nous est proposé aujourd'hui sous son nom? «Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité», c'est-à-dire, de la rationalité, disait Nietzsche. Peut-être bien. Peut-être est-ce l'art qui pourrait sortir le monde de son inertie et de sa torpeur. Pour cela, il faudrait certes que, se dégageant de l'inanité qui en général la caractérise aujourd'hui, l'imagination créatrice de l'art retrouve un nouvel élan et une nouvelle vigueur. Mais cela ne saurait suffire. Il faudrait également que, cessant d'être à la fois un divertissement et un simple ornement esthétique, l'art retrouve la place qui lui correspond dans le monde. Il faudrait, autrement dit, que l'art soit assumé comme l'expression profonde de la vérité qu'il est et qui n'a rien à voir avec la contemplation pure, désintéressée d'un spectateur oisif.

Or, un tel bouleversement est-il possible dans ce monde où seules la banalité et la médiocrité, si ce n'est la laideur même (laideur architectonique et décorative, laideur vestimentaire et musicale...) semble être en train de devenir l'un des piliers? Une telle présence vivante de l'art est-elle possible dans un monde dominé par la sensibilité et l'applaudissement des masses? Est-ce possible que l'art s'installe dans le cœur du monde sans que renaisse — mais, comment...? — ce qui fut pendant des siècles l'authentique, la si vivante culture populaire de nos ancêtres? Cette culture a disparu aujourd'hui, immolée sur l'autel d'une égalité qui nous mesure tous à la même aune, qui nous impose à tous la soumission à la seule culture — appelée cultivée — que notre société tient pour possible et légitime. N'est-ce donc pas la question même de l'égalité — celle de ses conditions, de ses conséquences et de ses possibilités — la grande question qui se trouve dès lors ouverte, celle qu'il devient inéluctable de poser?



Esquissons une dernière question, peut-être la plus décisive. Toute la déspiritualisation dénoncée ici est intimement liée à ce que l'on pourrait appeler le désenchantement d'un monde qui a mis en œuvre le plus profond des désenchantements, c'est-à-dire: qui a anéanti les forces surnaturelles qui, depuis le commencement des temps, régissaient la vie des hommes et rendaient compte du sens des choses. Un tel désenchantement est certes indispensable pour expliquer, avec les armes de la raison, les phénomènes matériels qui constituent le monde. Or, ces armes de la raison, tout ce pouvoir dont les conquêtes matérielles (aussi bien théoriques que pratiques) ont plus que fait leurs preuves, ne constituent-elles pas le pouvoir même qui pervertit tout, qui réduit tout à un engrenage d'utilités et de fonctions dès lors qu'il prétend se confronter à la signification des choses, affronter le sens de l'existence, dès lors que, fidèle à lui-même, il envisage ces questions comme s'il s'agissait d'entités physiques? Le fond du problème, ne réside-t-il pas dans ce pouvoir démesuré que l'homme s'est attribué en se proclamant non seulement «maître et seigneur de la nature», mais également maître et seigneur du sens? Ce n'est certes que grâce à la présence de l'homme que surgit, qu'à lieu la donation de cette «chose», la plus merveilleuse de toutes et que nous appelons le sens. Mais il ne s'en suit nullement que l'homme puisse disposer du sens, qu'il en soit le maître et le seigneur, qu'il domine et maîtrise quelque chose qui, par sa merveille, par son mystère même, le dépassera toujours.

Ce dépassement, cette «transcendance» n'est au fond rien d'autre que ce qui, pendant des siècles, a été exprimé par le nom de «Dieu». Envisager les choses par ce biais, ne revient-il pas à poser — mais sur des bases radicalement nouvelles — la question que la modernité avait cru pouvoir rejeter à jamais: la question de Dieu?

À l'instar des précédentes, laissons ouverte cette dernière question: celle d'un dieu insolite (c'est pourquoi il conviendrait peut-être

d'écrire son nom en minuscules), la question d'un dieu qui, dépourvu de réalité propre — n'appartenant ni au monde naturel ni au surnaturel —, serait aussi dépendant des hommes et de l'imagination que ceux-ci le sont de dieu et de l'imagination. Un tel dieu, à quel monde, à quel ordre du réel pourrait-il appartenir? Il ne pourrait sûrement pas appartenir à ce monde surnaturel dont la réalité physique a été démentie... par Sa Sainteté le Pape lui-même, lequel affirmait en juillet 1999 — mais personne n'en a pris connaissance! — que «le ciel [...] n'est ni une abstraction ni un lieu physique parmi les nuages, mais une relation vivante et personnelle avec Dieu». Où donc dieu peut-il bien demeurer? Quelle peut être la nature divine, si aucun lieu physique ne lui convient, s'il ne s'agit que d'une «relation»? Où donc dieu peut-il bien se trouver... si ce n'est en ce lieu encore plus prodigieux et merveilleux, qui est constitué par les créations de l'imagination?

Poser la question de dieu revient, en définitive, à poser la question de l'imagination, à nous interroger sur la nature de cette puissance prodigieuse qui, à partir de rien, crée des signes et des significations, des croyances et des passions, des institutions et des symboles...; cette puissance dont tout dépend peut-être et dont l'homme moderne — pouvait-il en être autrement? — se prétend également maître et seigneur. Ainsi le croit-il, cet homme qui, regardant avec un sourire condescendant les signes et les symboles d'hier ou d'aujourd'hui, s'exclame, moqueur: «Bah, ce ne sont que des imaginations!», des mensonges donc.

\*Ce texte a été publié pour la première fois en juin 2002 par le journal de Madrid *El Mundo*. La version française, reproduite ici, est disponible sur internet à l'adresse <http://www.manifiesto.org/manifeste.htm>